

Walking Delcourt

ENTRETIEN AVEC GUY DELCOURT

Éditeur inventif et entrepreneur avisé, Guy Delcourt fête les trente ans du groupe d'édition qui porte son nom. Acteur et témoin de la bande dessinée telle qu'elle s'invente en France depuis trois décennies, il ouvrirait les portes de sa maison pour l'occasion. Nous en avons profité pour l'interviewer.



→

Images détournées :
Les Légendaires de Sobral,
Les Petits riens de Trondheim
et Walking Dead, de Tony
Moore.

Si vos premiers albums sont sortis en 1986, votre arrivée dans la bande dessinée jeunesse s'est faite dix ans plus tard. Pourquoi ce décalage ?

À 27 ans, j'ai commencé en publiant des bandes dessinées qui me correspondaient en tant que lecteur. C'était la pleine période de *Star Wars* et des jeux de rôles et j'étais très tourné vers l'imaginaire, le fantastique, la science-fiction. Tout ce foisonnement imaginaire était très puissant et passionnait aussi les auteurs avec lesquels j'ai commencé à travailler, nous avions d'ailleurs à peu près le même âge. D'où *Aquablue*, d'où *Légendes des contrées oubliées*, une des premières séries de fantasy, d'où les premières œuvres des jeunes talents de l'école des Beaux-Arts d'Angoulême (*La Nef des fous*, *De cape et de crocs*). C'est ce vivier qui m'a inspiré à mes débuts. La jeunesse n'est venue que plus tard.

Vous en ressentiez le besoin ?

C'était l'envie de remettre de l'eau au moulin de ce qui nous avait nourris quand nous étions enfants. J'ai partagé cette envie avec des auteurs comme Michel Plessis, passionné par *Le Vent dans les saules*, avec Joann Sfar qui avait envie de raconter l'histoire d'un petit vampire, ou Lewis Trondheim.

Comment placez-vous la frontière qui différencie la bande dessinée jeunesse de la bande dessinée adulte ?

La bande dessinée a toujours navigué entre les deux. La formule de 7 à 77 n'est pas nouvelle. Et Goscinny a été un grand passeur de frontière, *As-térix* et *Lucky Luke* en sont de belles preuves. Chez nous en revanche, la bande dessinée jeunesse était volontairement orientée vers les enfants. *Toto l'ornithorynque*, *Petit Vampire*, *Le Vent dans les saules* étaient des œuvres très clairement marquées jeunesse et j'y tenais. Je trouvais que la liberté créative de la littérature jeunesse était un bon exemple à suivre. Une narration avec moins de cases, une approche plus picturale, des visuels forts, pas forcément cernés, tout cela était en résonance avec l'édition pour la jeunesse.

Vous guidiez les auteurs dans ce sens ?

Dialoguer serait plus juste. On n'est pas seulement là pour réceptionner des planches. Les auteurs attendent de nous un regard critique à tous

les niveaux : sur le scénario, le découpage. Une de nos priorités est la clarté de la narration. Il faut que l'auteur accouche de son œuvre de la manière qui sera la plus compréhensible pour le lecteur. C'est dans son propre intérêt et ce n'est pas une question de goût mais d'efficacité. La bande dessinée est un langage plus complexe qu'il y paraît et on se fourvoie vite dans la lecture d'un album s'il n'est pas bien structuré. L'auteur n'a pas toujours le recul nécessaire pour comprendre que le lecteur ne prendra pas forcément le bon chemin. Notre rôle est là.

Quelle différence faites-vous entre la BD qui s'adresse aux enfants et celle qui s'adresse aux adultes ?

C'est compliqué la BD, pas étonnant qu'elle brouille les frontières ! Moi j'essaie d'être très clair dans nos propositions. Des bandes dessinées pour les enfants (*Les Blagues de Toto* par exemple), des bandes dessinées plutôt tournées vers les adolescents (*Les Légendaires*, *La Rose écarlate*). Et puis des bandes dessinées qui peuvent être lues par un public très large. *De Capes et de crocs* est dans cette catégorie, avec des lecteurs qui sont à peine au collège et des lecteurs bien plus adultes. C'est complexe ça fait partie de l'intérêt de la BD.

Je viens par exemple de rencontrer de tout jeunes collégiens qui étaient fans de *Walking Dead*...

C'est bien ! C'est le lecteur qui exerce son choix. On a la même chose pour les séries : *Game of Throne* a beaucoup de lecteurs qui sont eux aussi en sixième. On est parfois surpris mais c'est un effet générationnel : on est mal placés, en tant qu'adultes, pour se mettre à la place d'un enfant de 11 ans ! Je ne vois d'ailleurs rien dans *Walking Dead*, qui est clairement dans l'imaginaire, qui mette un jeune lecteur en danger. Les enfants ont envie de transgression et la bande dessinée s'y prête bien. Elle est même un cadre assez sûr pour ça.

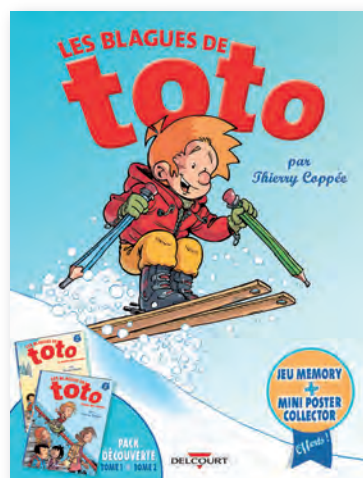
Au cours de ces trois décennies, on a vu le style des mangas et celui des comics venir métisser notre approche plus classique de la bande dessinée...

J'ai accueilli ce métissage avec beaucoup de plaisir parce qu'elle marque l'ouverture du public fran-



← ↓ →

Deux gros succès : *Les Légendaires* de Sobral et *Les Blagues de Toto* de Thierry Coppée.



çais. Nous avons l'immense mérite d'être curieux, ouverts, contrairement au Japon et aux États-Unis qui sont très fermés, que ce soit au regard du cinéma, de la littérature ou de la bande dessinée. Les auteurs sont, avant tout, des lecteurs, des spectateurs et ces influences sont normales et prévisibles. Ce que je trouve admirable, c'est leur façon d'ingérer ces influences et de s'en servir dans leur travail. Cela témoigne de la vitalité de la bande dessinée française, de son ouverture au monde.

Cela oblige à faire évoluer nos canons de critiques et de lecteurs...

Au début, quand on voyait *Les Légendaires*, on trouvait ça insolite, un peu dérangeant. C'était du manga mais pas tout à fait... Les enfants se sont posé beaucoup moins de questions!

Comment êtes-vous devenu l'éditeur des *Légendaires*?

C'est arrivé par la poste, tout simplement. L'auteur était à l'époque peintre sur porcelaine et était un peu découragé parce que tous les éditeurs refusaient ses projets. Il a fait une dernière tentative et nous l'a envoyé. J'ai bien aimé tout de suite, il y avait là une belle énergie, une grande maîtrise de la narration. Je l'ai appelé le lendemain pour lui dire mon enthousiasme. Évidemment, ni lui ni moi n'avions imaginé le niveau de succès que ça allait atteindre.

***Les Blagues de Toto* sont elles aussi un succès surprenant...**

Qui se compte en millions d'exemplaires! Au premier abord, on peut penser que c'est tout simple, mais incarner ce personnage n'était pas si évident que ça. L'auteur a su inventer tout un univers, très réel, dans lequel les enfants peuvent se projeter. Il en a fait une vraie œuvre d'auteur. J'aime bien que la BD surprenne et tout ce qui contribue à l'élargissement des frontières de notre catalogue me plaît.

Votre catalogue compte aussi de nombreux classiques de la littérature adaptés en BD

Ce projet a commencé, d'une façon très singulière, par l'adaptation de Proust en bande dessinée. Stéphane Heuet, un auteur que je ne connaissais pas, m'a présenté ce projet qui m'a impressionné par sa qualité, sa finesse. C'était transgressif de s'emparer de cette œuvre immense mais, à la lecture, on était convaincu. Nous l'avons publié et ça a eu beaucoup de succès, y compris dans le monde scolaire. Des profs de lycée l'utilisaient pour aider leurs élèves à accéder à l'œuvre de Proust. On avait d'ailleurs ajouté un cahier pédagogique de 16 pages. Ce succès nous a donné envie de continuer et j'ai reçu des belles propositions : *Des souris et des Hommes* par Pierre-Alain Bertola par exemple ; ce roman était l'œuvre de sa vie. La collection Ex-Libris est née comme ça, en allant chercher dans la littérature les



➤
Les Enfants du capitaine Grant, adapté par Alexis Nesme dans la collection Ex-libris, Delcourt, 2014.



➤
What a wonderful world!, Zep, Delcourt, 2015.
À partir du blog de Zep sur *Le Monde*.

grandes œuvres qui pouvaient aussi être de grands scénarios, ce qui ne manque pas ! Ce qui a le mieux marché, ce sont les œuvres destinées à la jeunesse : *Les Enfants du capitaine Grant*, *L'Île au trésor*... De l'aventure et de l'évasion ! Ce qui s'adressait à des lecteurs plus grands s'est avéré plus difficile : quand les élèves doivent lire un livre pour leur cours ils doivent le lire dans son édition d'origine, et quand ils ne sont pas obligés, ils préfèrent sans doute lire autre chose. Aujourd'hui je vois ça de manière plus pondérée, et ça part de propositions d'auteurs.

Si l'on continue à parcourir ces trente années écoulées, on croise la génération Blog...

Ça a été un vivier créatif inouï ! Avant on avait une bande dessinée qui vivait sous deux formes. D'abord en presse, puis en albums. On testait et puis on prenait (ou pas) le risque de l'album. Aujourd'hui ce modèle n'existe plus mais on a retrouvé, grâce aux blogs, ce contact direct entre l'auteur et le public. C'est une relation dynamique qui permet à l'auteur d'évoluer dans son travail et de se faire connaître. C'est une façon intelligente et spontanée d'aiguiser des talents qui vont ensuite avoir des livres imprimés. C'est providentiel pour le monde de la BD !

Et une génération de quadras incroyablement inventifs, de Zep à Sfar. Qu'ont-ils changé dans la manière de faire de la BD ?

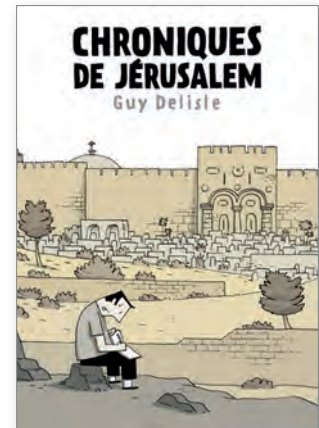
Vous parlez en termes de génération, mais moi je parle plutôt d'individus, d'auteurs. Ce que je remarque cependant, c'est un goût du foisonnement, une approche très généreuse, audacieuse, qui ne se contente pas des frontières existantes. Si on prend Zep, dont je publie des albums franchement adultes, éloignés de *Titeuf* – même si *Titeuf* abordait les questions de sexualité sans complexes – il ne s'embarrasse pas de frontières, il ne voit pas d'incohérence à aller d'un public à l'autre. Ce sont des auteurs qui démultiplient sans cesse leurs propositions.

Maintenant, ce sont les trentenaires qui arrivent...

Mais ils sont déjà là et bien là ! Ce que je vois par exemple, c'est que la BD est aujourd'hui très en prise avec le réel. Raconter sa vie quotidienne, ou raconter ce que l'on pense – ce qui n'est pas tout à fait pareil. Je pense à Boulet par exemple, qui puise dans le quotidien pour nourrir son imaginaire. À Margot Mottin, qui a aussi un côté journal de bord qu'elle raconte avec une acuité incroyable. C'est Zep qui, sur le blog du *Monde* avec *What a wonderful world*, se met en scène et met en scène l'actualité. Mais c'est aussi Marion Montaigne, qui parle de la science en envoyant son alter ego, le professeur Moustache, à la rencontre de scientifiques. Cette prise avec le réel est une caractéristique forte des auteurs depuis 10-15 ans, ce qui ne signifie pas qu'ils manquent d'imagination.



↑
Philippe Squarzoni : *Saison Brune*,
Delcourt, 2012.



↑
Guy Delisle : *Chroniques de Jérusalem*,
Delcourt, 2011 (Shamponing).

Dans tout ce courant « réel » (car l'adjectif « réaliste » ne peut pas convenir), on a le sentiment que la virtuosité du dessin n'est pas la question prioritaire.

C'est vrai, Étienne Davodeau (dont *Les Mauvaises gens* a été une œuvre importante pour nous) ne vous dira pas qu'il est un virtuose du dessin. Son dessin est au service de son propos et le sert d'une manière très juste. La bande dessinée est un univers extrêmement riche qui permet une multiplicité d'approches, y compris celle de ne pas avoir un dessin spectaculaire pour mieux raconter une histoire. Je pense aussi à Philippe Squarzoni, qui a fait, dans *Saison brune*, une remarquable enquête sur le dérèglement climatique. Lui non plus n'a pas un dessin spectaculaire mais il donne au lecteur un sentiment de vérité. Peut-être qu'un dessin plus virtuose rendrait moins service à son propos. Ses dessins sont justes, et c'est cela qui compte.

On retrouve donc votre point de départ : la priorité à l'efficacité de la narration...

Absolument. Il faut qu'il y ait une cohérence. Chez Davodeau et Squarzoni elle est parfaite et elle entraîne le lecteur. Je pense aussi à Guy Delisle, qui est un remarquable dessinateur, mais qui ne cherche pas les effets graphiques. Il veut raconter de la manière la plus claire, la plus précise possible ce qu'il a observé. Et il y parvient remarquablement bien. C'est un graphiste d'un très grand niveau, tout est à sa place. Ce n'est pas pour autant que ça cherche à faire des effets.

Au fil de ces trente ans, quel est le succès qui vous a le plus surpris ?

Je pense que c'est *Walking Dead*, puisque je l'ai refusé au départ. C'est l'éditeur de comics chez nous qui, à deux reprises, a insisté et m'a convaincu de le faire. Je pensais que cette histoire de zombies en noir et blanc serait très peu prise en France et que si on en vendait 3 ou 4000 exemplaires on serait très contents. Quelques millions d'exemplaires plus tard, c'est différent...

Ce succès témoigne d'une considérable embellie du comics en France.

Cette embellie repose sur un socle qui a commencé à s'implanter dans les années 1960 et qui n'a fait que s'agrandir, discrètement mais réellement. Le cinéma a évidemment beaucoup aidé. Ajouter à cela l'ouverture d'esprit du public français, l'ouverture d'esprit des libraires, profession dans laquelle arrivent des plus jeunes qui aiment ce type de culture.

Vous parlez des libraires et de leur importance. Ce métier doit-il craindre l'arrivée du numérique ?

La chance que l'on a est d'avoir un réseau de libraires exceptionnel. Un tel maillage n'existe pas aux États-Unis : quand il faut faire 50 km pour trouver un libraire, ça laisse la place à d'autres formes de diffusion du livre. En France, chaque libraire cultive sa clientèle. Le besoin d'un autre mode de lecture se fait moins sentir. La lecture physique, chez nous, a de beaux jours devant elle.



↑

Scen. Robert Kirkman, dessin Tony Moore & Charlie Adlard : *Walking Dead*, t.1 : *Passé décomposé*, Delcourt, 2007 (Contrebande).



↗

Alessandro Barbucci, Barbara Canepa : *Sky Doll*, t.4 : *Sudra*, Soleil, 2016.

De fait, le numérique avance relativement lentement en France...

Ce mot recouvre beaucoup de choses. Si on parle du numérique en général, les blogs en font partie. Dans ce cas, le numérique apporte un supplément de créativité à la bande dessinée imprimée. Si on parle maintenant de la lecture sur support numérique, il est évident que le numérique va jouer un rôle dans la lecture, on ne peut pas le nier. Mais la BD ne me semble pas être le domaine le plus concerné car il est plus difficile de lire une BD sur un écran (parfois minuscule) que de la littérature grise. Techniquement c'est compliqué et ça gagne du terrain très doucement. Pour nous, c'est moins de 1% de notre chiffre d'affaire. Mais on doit néanmoins être présent, dans le respect du droit moral des auteurs (il n'est pas question de charcuter une planche pour l'adapter à ce nouveau support) et en trouvant les règles économiques qui permettent à chacun de s'en sortir honorablement. Comme c'est très récent, c'est encore un peu difficile d'y voir clair. Nos livres sont disponibles sur Iznéo, mais ça reste très minime. En revanche, ce qui me paraît intéressant, c'est que nous avons traduit en anglais un certain nombre de nos titres sur Comixologie (filiale d'Amazon), ce qui peut nous aider à les faire connaître du public américain. Ce sera peut-être un moyen de dépasser le manque de curiosité du public américain pour les bandes dessinées étrangères. Mais ce sera un long chemin.

Quel est le prochain projet Delcourt qui va nous surprendre ?

Question difficile, car j'ai l'impression que nous sommes dans une forme de continuité, d'approfondissement. Si je regarde plus particulièrement du côté de la jeunesse, on a la chance d'avoir vu éclore une magnifique série qui s'appelle *Les Carnets de Cerise*. En jeunesse, cette série est une de nos priorités. Et je vois également que dans ce même label, « Métamorphose », il y a de très beaux projets qui sont en train de mûrir. Clotilde Vu et Barbara Canepa ont un regard très intéressant. Elles proposent des beaux livres qui me semblent nouveaux. Elles ont des projets très raffinés, avec Benjamin Lacombe par exemple, qui vont rivaliser avec *Les Carnets de Cerise* en termes de succès. C'est une démarche originale où l'objet-livre tient toute sa place.

Avec notamment un rapprochement entre le monde de l'illustration jeunesse et celui de la bande dessinée, ce qui n'est pas sans rappeler vos partis pris initiaux.

Tout ça se côtoie et se répond. Le livre en tant qu'objet est joué à fond, avec sophistication, tant dans sa conception que dans sa fabrication. Plus le numérique va prendre de la place, et plus le livre aura intérêt à revendiquer sa matérialité. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet le 20 mai 2016